

de son enfant. Je pressais tendrement Zagaritta en l'enveloppant de mes bras tremblants, et je défendais ce bien qui m'était cher et que j'eussac défendu même au seuil de la tombe.

Zagaritta n'avait que sept ans. Son enfance s'était passée près d'une mère attentive et dévouée dont elle avait été la dernière pensée, et j'allais continuer à veiller sur cette âme aimant Dieu.

Je pleurais de n'avoir pu voir Almada, mais j'étais consolée quand je regardais Zagaritta. Je voyais le reflet d'une existence toute remplie de bienfaits et de dévouement. Je revoyais en cette enfant l'image de sa mère qui, en fuyant cette terre, me laissait son ombre; en cette enfant, que je ne devais jamais abandonner.

Zagaritta semblait heureuse dans sa nouvelle chaumière, elle me parlait souvent de sa mère.

Elle jouait sur la verte pelouse. Zagaritta chantait avec l'oiseau, caché dans la feuillée. Elle courait après l'agneau égaré, elle raillait l'insecte mourant. Elle était souvent profondément triste, et la douleur semblait être parfois un rêve effacé, dont Zagaritta n'avait même pas gardé le souvenir.

Je la laissais s'ébattre sur l'herbette, elle revenait toujours chargée de fleurs fanées qu'elle laissait envoler par la fenêtre de ma chaumière. Elle était joyeuse et souriait en regardant le bleu firmament; ces beaux sites, ces nuages brillants exaltaient sa jeune imagination. Elle s'agenouillait galement près d'un arbre ombreux, et élevait à Dieu son âme candide et pure.

Le nom de sa mère souvent effleurait ses lèvres, et une larme coulait timidement, sur ces fleurs ramassées pour le tombeau de celle qu'elle n'avait pas oubliée. Cette trace d'une grande souffrance me disait que ce passé douloureux ne s'effaçerait jamais.

Je veillais la nuit près de son berceau. J'écoutais les palpitations de son cœur, en essayant de deviner ses rêves. Je voulais pénétrer dans toute la profondeur de sa pensée, et ses cris d'allégresse, m'annonçant son réveil étaient toujours un doux chant. Je souriais en l'entendant me confier ses projets, et sa joie, en allant, chaque matin, dans les brassailles, prodiguer ses soins à un oiseau caché dans son nid. J'étais inquiète, quand Zagaritta était silencieuse, et si la souffrance ralentissait ses pas toujours agiles, j'étais désespérée et je demandais à Dorezka des consolations.

Je ne possédais que cette seule affection que me disputaient des ombres se dessinant sur les marbres de quelques tombeaux. Je pensais à Almada en caressant avec amour cette enfant, qui avait été sa seule gloire. Zagaritta, qui lui avait fait entrevoir le bonheur même à travers d'abondantes larmes.

J'étais heureuse, quand j'apercevais Zagaritta marchant galement sous les ombrages, appuyée sur Dorezka. Je l'attendais, assise sur un banc de gazon, et son retour était toujours une fête.

J'étais avide de ses caresses, il me fallait sans cesse entendre sa voix si douce, et son regard était un rayon qui réchauffait mon âme endolorie par tant de poignantes douleurs.

Zagaritta me rappelait que je n'étais plus seule, et l'amour de cette enfant me faisait aimer la vie. Je prodigeais ses jours, et j'avais concentré en elle toutes mes affections. Je lui consacrais mes plus intimes pensées, mais je cherchais parfois l'ombre de Rosetta dans un brouillard lointain.

Zagaritta m'entourait de soins, elle essuyait de son égarer, quand elle me voyait triste. Dorezka lui disputait le droit de m'aimer et, cependant, je n'étais pas heureuse.

XVI

Les années s'étaient écoulées, et je n'osais même plus espérer revoir Rosetta, je n'avais jamais eu le bonheur d'entendre prononcer son doux nom; je ne rencontrais que des indifférents, que ceux qui ne l'avaient pas connue, quand je vis, se dirigeant vers ma chaumière, le docteur Marinolini. Une petite distance nous séparait, et je croyais que je me trompais. Mon anxiété d'apprendre ce qu'était devenu Rosetta m'arracha une joie passagère.

Le docteur Marinolini s'approcha de moi gaiement: il m'apparut avec une grande joie que Rosetta ne m'avait pas oubliée, mais sa mère, inquiète et voulait étouffer cette affection qui grandissait en son cœur, défendit à Rosetta de se souvenir de ces instants heureux passés dans mon chaume.

Le docteur Marinolini avait quitté le village, il était allé vivre en Espagne et il ne devait plus revoir ces pauvres, à qui il avait prodigué généreusement tant de bienfaits.

Le docteur Marinolini était jeune encore, possédant une grande fortune: il était charitable. Les pauvres étaient secourus discrètement, il visitait la chaumière des malheureux et, avec un sourire bienveillant, il adoucissait cette noire misère. Les malades étaient soignés avec dévouement, tous les villageois avaient trouvé en lui un bienfaiteur, et son départ arrachait bien des plaintes, des désespoirs, et des larmes brûlantes arrosèrent cet éternel adieu. Je promis au docteur Marinolini, en lui disant adieu, de le revoir dans sa patrie adoptive..... Une grande tristesse accueillit cette promesse, cet engagement d'aller en Espagne, qui m'était inspiré par mon désir d'être près de Rosetta, lui paraissait irréalisable, car j'allais être jetée seule sur un nouveau rivage, et il présentait qu'une grande désillusion m'attendait sur cette terre étrangère.....

Les jours s'écoulaient avec monotonie depuis le départ du docteur Marinolini. Je n'entendais plus parler de Rosetta, il ne me persuadait plus qu'elle préférait mon humble chaume à son château, mon rideau de verdure à ses lambris dorés; qu'elle regrettait de ne plus s'ébattre dans les champs, sous mon regard aimant, et je souffrais de mon isolement, car j'étais avide de ces entretiens tous remplis de Rosetta.

Je ne pouvais vivre loin de Rosetta: aussi, ma résolution fut prompte et mon départ ne se fit pas attendre.

Je partis pour l'Espagne. En arrivant dans cette pittoresque campagne, où vivait Rosetta, je cherchais, avec une agitation fébrile et une profonde émotion, cette retraite du riche.

Je m'arrêtais, en étouffant mes sanglots, devant un château somptueux, entouré de jardins, embelli d'un rempart de verdure, de volées, de feuillages embaumés, de doux bocages où chantaient dix oiseaux aux plumages brillants.

Tout me semblait sombre dans ce vaste domaine du riche; un grand silence régnait dans ces sentiers nombreux.

Je marchais tristement, le hasard guidait mes pas affaiblis, mon regard égaré dans l'espace aperçut une église: je m'approchai en frémissant.

Une foule se pressait sur le portique; j'entraî sous la voûte en élevant mon âme à Dieu. J'aperçus qu'un mariage allait être célébré..... Je m'agenouillais dans un coin sombre et isolé de l'église, et j'attendais avec impatience.

(La fin, le 1er octobre.)